

I- Un infiniement syntaxique : Annick Stoehr-Monjou, *La rhétorique dans les poèmes politiques de Sidoine Apollinaire*, 10 heures 15 - 11 heures.

Minute méthodologique :

Sidoine Apollinaire : biographie :

Homme politique, évêque et écrivain gallo-romain, né à LYON en 430 et mort à CLERMONT en 486. Préfet de Rome en 468, EVEQUE D'AUVERGNE en 471, il est devenu un saint de l'Église catholique, fêté le 21 AOUT. Il est également connu pour son œuvre littéraire (*Lettres* et *Panegyriques*). Sidoine naît à LYON, dans la Gaule romaine, vers l'an 430, d'une illustre famille ARVERNE des GAULES, où son aïeul et son père furent PREFETS DU PRETOIRE DES GAULES. En 449, il assiste, à dix-neuf ans, aux côtés de son père, aux fêtes données à ARLES pour l'inauguration du consulat d'ASTERE et de PROTOGENE. Il étudie les lettres, et devient lui-même un des hommes les plus célèbres dans l'éloquence et la poésie en Gaule comme à Rome jusqu'au Barbare EURIC qui voulait lui voir faire son panégyrique. Son discours devant les Bituriges assemblés à Bourges, montre que le monde Gallo-Romain pouvait suivre la rhétorique la plus complexe et l'applaudir. Gendre de l'empereur AVITUS, arverne comme lui (il avait épousé sa fille Papianilla en 452), il l'accompagne à ROME et prononça son panégyrique devant le SENAT. Revenu à Lyon après la chute d'Avitus, il y est capturé par le nouvel empereur MAJORIEN en 457. En raison de sa réputation, celui-ci le traite avec grand respect, et Sidoine prononce son panégyrique en forme de reconnaissance, ce qui lui vaut d'avoir une statue de bronze élevée sur le FORUM et le titre de COMTE. En 467, l'empereur ANTHEMIUS le récompense d'un panégyrique composé en son honneur et du titre de PREFET DE ROME pour l'année 468. Il quitte cependant ce poste en cours d'année, suite à la mise en accusation de son ami ARVANDUS pour trahison envers Rome, et retourne en Gaule. Là, il est confronté à la tyrannie du fonctionnaire corrompu SERONATUS, dont il obtient finalement la déposition. Pour des raisons plus politiques que religieuses, **il est appelé à succéder à EPARCHIUS sur le SIEGE EPISCOPAL D'ARVERNUM, aujourd'hui CLERMONT en 470** (ou 471). Ses poèmes et ses lettres nous fournissent un témoignage unique et exceptionnel sur l'Auvergne et la Gaulle du V^e siècle, sur les mœurs et les positions politiques de l'aristocratie gallo-romaine au sein des récents royaumes barbares. **Du jour au lendemain, ces Romains chargés des plus hautes charges de l'Empire, se retrouvaient sujets des Wisigoths chargés du royaume d'Aquitaine** par l'empereur qui le leur céda, pour la paix intérieure de l'Italie. *Carmina* (469), recueil de 24 poèmes, dont les célèbres panégyriques (le poème n°2 est celui d'Anthémius, le n°5 de Majorien et le n°7 de son beau-père Avitus) ; *Lettres*, livre I (469) ; *Lettres*, livres II à IV (477) ; *Lettres*, livres V à VIII (479) ; *Lettres*, livres IX (482). Voici un médaillon représentant Sidoine.



I- En guise d'introduction : situer Sidoine Apollinaire.

On oublie trop souvent que, au cours de ce IV^e siècle, est devenue fautive la présentation traditionnelle d'un Empire romain progressivement affaibli et en décadence qui se verrait submergé par des hordes de Barbares non organisées mais violentes, cruelles et implacables.

D'une part, les « Barbares » de l'extérieur (extra limes) étaient depuis longtemps séduits par le mode de vie romain, notamment l'urbanisation. Ils avaient donc adopté nombre d'éléments romains, même si dans la décoration ils conservaient les savoirs de leur propre artisanat. Quant à leur légendaire désunion, sans doute faut-il d'abord rappeler les guerres latines et leur transformation légendaire (L'enlèvement des Sabines, Tarpeia, les Rois latins, les Rois étrusques...) avant de « juger » les dissensions germaniques, belges, celtes ou gauloises.

D'autre part, il existait ce qu'on pourrait appeler des « Barbares de l'intérieur », c'est-à-dire des Barbares assimilés auxquels les Romains donnaient des fonctions de commandement dans les provinces, persuadés que leur « *auctoritas* » sur les autochtones serait plus efficace que la leur.

On conclura ce nouveau tableau de l'*imperium romanum* tardif en insistant sur le fait que plus que des murailles ou des routes, des modes vestimentaires ou la technique de la « tortue » dans les rangs des fantassins, c'est la culture gréco-latine qui se diffusait – on devrait dire s'infusait—même au-delà du limes et, en tous cas, chez ces « Barbares de l'intérieur ». Cette παιδεία c'est une éducation qui en se propageant de la Grèce classique à la Grèce d'Alexandre puis dans le monde hellénistique et dans le monde romain jusqu'à l'époque tardive a infléchi sa petite musique.

**Minute méthodologique et culturelle :
La παιδεία ou éducation grecque**

A- La παιδεία chez les Grecs eux-mêmes :

a- un apprentissage à sa propre identité : Pisistrate et la fonction d'Homère : le choix pour le tyran (chef choisi) d'Athènes d'obliger les enfants à apprendre chez le γραμματικός les textes homériques alors même que la participation d'Athènes à la guerre de Troie n'est attestée dans le poème que par un passage sans doute interpolé, cette obligation donnait de la langue une triple conscience, poétique, temporelle et spatiale – on dirait de nos jours géopolitique.

b- un sentiment d'appartenance à une unité culturelle qui partageait des cultes, des jeux culturels et sacrés et une langue voire une histoire : C'est l'argument, au IV^e siècle avant J.C. des adeptes du discours sur l'hégémonie de chaque ville supposée seule capable de porter cette unité culturelle face au monde. Ce sera aussi l'argument et la pétition de principe d'Alexandre qui part vers l'Orient porter la « bonne nouvelle » de la culture grecque.

c- un sentiment d'expérience politique : la force de la culture grecque c'est cette originalité qui consiste à avoir, dès le VI^e siècle avant J.C. posé la question du « meilleur gouvernement ». C'est-à-dire de s'être interrogé sur ce mot « meilleur » : plus efficace pour le rapport d'un état au monde extérieur ou plus doux pour son peuple ? Ils en dégagent pour chaque gouvernement (vingt-trois siècles avant Montesquieu) son acmé et ses dérives.

d- dès lors l'idée de « science politique » devient l'idée d'une culture des textes politiques : c'est parce que le débat politique est nourri, enrichi, incarné dans les textes qui d'Homère à Hérodote, d'Eschyle à Aristote, de Gorgias à Platon, posent ces questions, parce que ce débat a une archéologie philosophique, c'est sa transmission qui donne à l'homme politique l'expérience virtuelle qui lui permet de passer avec efficacité de la réflexion à l'action lorsqu'il devient homme public.

e- la culture littéraire devient donc la source même du pouvoir politique : L'homme politique ne peut plus désormais se présenter devant ses électeurs ou ses clients que capable de manier (voire de manipuler) cet art éprouvé de l'argumentation. La culture littéraire grecque est le signe visible d'une capacité à penser, parler, débattre, répondre, être responsable. C'est ce que résume WERNER JAEGER, dans *Paideia: la formation de l'homme grec*, collection Tel, Gallimard, 1964, traduit par André et Simone Devyver, p. 66 : « C'est par le truchement de l'expression artistique que les valeurs les plus hautes acquièrent une signification éternelle et une force capables d'émouvoir l'humanité. L'art possède la faculté illimitée de

transformer l'âme humaine — faculté que les Grecs appelaient *psychagogia*. Seul, en effet, il dispose des deux éléments essentiels à l'influence éducative: **une signification universelle** et **un appel immédiat**. Parce qu'il combine ces deux moyens susceptibles de **faire autorité** sur l'esprit, **il surpasse à la fois la réflexion philosophique et la vie réelle**. La vie recèle un appel immédiat, mais les événements qui la composent manquent de portée générale: ils s'accompagnent de trop de hasards pour pouvoir déclencher dans l'âme une vérité profonde et une impression durable. La philosophie et la pensée abstraite participent à la signification universelle; mais si elles participent à l'essence même des choses, encore n'agissent-elles que sur l'homme capable d'user de son expérience personnelle pour leur insuffler la passion et la force de son existence propre. Ainsi la poésie (et l'art) garde l'avantage à la fois sur les enseignements généraux de la raison abstraite et sur les événements contingents de l'expérience individuelle. Elle est plus philosophique que la vie (pour reprendre en un sens plus large l'épigramme célèbre d'Aristote), mais d'autre part, vu la vérité spirituelle qu'elle concentre, elle est aussi plus proche de la vie que la philosophie.». Ainsi la poésie transcende-t-elle la philosophie (réflexion) et l'action. Elle fait réfléchir et elle a une action sur l'auditeur puisqu'elle l'émeut donc le met en action.

B- la παιδεία chez les Romains : un héritage repensé.

a- la découverte de la culture grecque : de l'admiration à l'imitation : de 146 av. J.C. à l'époque d'Auguste. Comme le résume Horace « La Grèce vaincue vainquit son farouche vainqueur » marqué par là l'influence déterminante de la pensée grecque sur la pensée romaine, n'en déplaise à la suprématie des armes. Cf Cicéron *Les Verrines*. On peut même aller plus loin : C. Ando , « Was Rome a Polis? », *Classical Antiquity*, no. 18 (Avril, 1999), p. 5-34 ; ou bien à A. Wallace-Hadrill, « To be Roman, go Greek: Thoughts on Hellenization at Rome », in *Modus Operandi: Essays in Honour of Geoffrey Rickman*, sous la dir. de M. Austin, J. Harries et C. Smith, London, Intitute of Classical Studies, 1998, p. 79-91.

b- les choix latins et la réinterprétation romaine de l'éducation grecque : Le déplacement des guerres civiles proprement romaines sur le terrain grec (Pompée, Pharsale puis Marc- Antoine jusqu'à Alexandrie, Actium et l'épiphanie d'Auguste.), ce déplacement ; donc, provoque un renouvellement de la connaissance théorique – et pratique -- de l'éducation grecque et de l'hellénisation. La culture grecque affichée devient un marqueur social qui place à part l'homme « *educatus* », sorti de l'ombre et de l'ignorance, non seulement grâce à son habileté rhétorique mais par sa perspective cavalière sur l'histoire rétrospective des cités (la question du meilleur gouvernement). La *παιδεία* donne du recul, une expérience potentielle, un scepticisme, qui confèrent tous à l'homme politique une aura de sagesse. Il se distingue à la fois par plus de présence au monde (la parole, la connaissance) et plus de tension vers une vie surnaturelle, la communauté à venir avec le monde des Idées. L'homme des Muses, *μούσικος ἄνηρ*, est au dessus de la mêlée. C'est bien le sens du *Μουσεῖον* d'Alexandrie.

Qui est Sidoine Apollinaire ?

Son *Panegyrique de l'empereur Avitus*, son beau-père, originaire comme lui du pays arverne devint un morceau d'anthologie. Pour la beauté de sa *recitatio*, (*Carmina* 6-7) il méritera sa statue sur le forum Trajan. Ce n'est pas rien ! Hélas, l'année suivante il fut renversé par son adversaire, Ricimer, ce qui l'exile à Lyon. Il écrit également un *Panegyrique* (le 5^e) en l'honneur de Majorien et en l'honneur d'Anthenius, un aristocrate oriental. Après ses déboires politiques à Rome. Il se consacre à l'*OTIUM* romain (au lieu du *negotium*, l'*otium*, ses « chères études »). À Clermont- Ferrand il sera nommé évêque, « *patronus* », patron de la cité.

Problématique : Comment Sidoine Apollinaire joue-t-il de la tradition rhétorique ?

Plan : A- la situation de réception d'une *recitatio*. B- le rôle politique de la *recitatio*.

II- Développement : le poème politique.

A- la situation de réception d'une *recitatio*.

C'est un discours d'apparat : nous intéresserons d'abord à la parole (la situation d'énonciation), puis aux gestes, enfin à l'image.

1- la parole :

Minute méthodologique :

Les trois éloquences

L'éloquence ou art oratoire ῥητορικὴ τέχνη –art de la parole efficace devient ensuite pour Gorgias l'art de persuader et pour les modernes le répertoire des figures stylistiques ou écarts autorisés en dépit des normes grammaticales pour obtenir un effet.

1- L'éloquence judiciaire : Elle s'intéresse au passé puisque les orateurs font le point sur une action achevée dont ils jugent les conséquences ; les discours traditionnels d'un procès : accusation du procureur au nom de la société, ou accusation formulée par les accusateurs (cf procès de Socrate) ; discours de défense (c'est le sens étymologique du mot « apologie » prononcé en Grèce par l'accusé lui-même qui, s'il n'en est pas capable fait appel à un « logographe ». Ce dernier écrit le discours qui sera prononcé par l'accusé. (Socrate s'est défendu seul, Platon et Xénophon ont réécrit des « apologies de Socrate » qui reconstruisent ses arguments et ses raisonnements.

2-L'éloquence politique ou délibérative permet de faire le bon choix pour le peuple: Elle s'intéresse au futur puisqu'il s'agit de définir une action à venir ; les discours traditionnels des hommes politiques en situation de se présenter devant une assemblée ou devant le peuple. Nous les connaissons soit directement soit indirectement par les discours refaits dont les historiens se font l'écho.

3- L'éloquence d'apparat dite épideictique: Elle s'intéresse au présent immédiat dont elle donne la valeur ; les discours d'apparat forment un ensemble qui comprend à la fois les discours privés, fêtes familiales, honneurs et les discours publics à l'occasion des inaugurations ou des fêtes publiques. On réunit sous le terme d'éloge (ἐγκώμιον) les discours mélioratifs et sous le terme de blâme (ψόγος) les discours péjoratifs.

Sidoine Apollinaire peut s'appuyer sur le modèle de Pline le Jeune (le *Panegyrique de Trajan*, publié en 100, discours prononcé lorsque Pline fut nommé consul en l'honneur de l'Empereur Trajan). C'est un modèle de panegyrique en prose. Auparavant, on peut citer le *Panegyrique d'Athènes* d'Isocrate. À Athènes on opposait d'ailleurs le panegyrique en prose dont on créditait Platon et le panegyrique en vers dont on créditait Homère. Contemporain de Sidoine Apollinaire, Claudien compose en vers un *Panegyrique sur le sixième consulat d'Honorius*, puis un *Panegyrique sur le consulat de Mallius Theodorus*, et enfin, entre autres, un *Panegyrique sur le consulat de Probinus et d'Olybre*.

Le texte de Sidoine Apollinaire, inspiré par ceux de Pline et de Claudien, est précédé d'une « *praefatio* » de 40 vers. Ce n'est pas ce que nous nommons une préface mais un texte liminaire qui permet d'unir l'idée de vers et celle de prose, rattache le « *proemium* », ouverture que les Grecs écrivent en iambes. Chez les latins, en revanche, on écrit le *proemium* en distiques élégiaques que l'auditoire repère immédiatement. Le but du *proemium* est d'être surtout allégorique. En revanche une autre habitude existe, surtout dans les discours en prose : la « *prolatie* » (προλαλία), qui a un rôle davantage politique.

Ainsi, le texte de Sidoine Apollinaire prend-il une dimension à la fois allégorique et propagandiste. Mais son originalité est d'être pro-Gaulois.

- 2- les gestes : dans la préface à son panegyrique d'Anthemius, Sidoine Apollinaire évoque une fête au cours de laquelle se déroule une joute entre les dieux supérieurs et les dieux inférieurs. Tout discours est donc dans une situation d'agôn (ἀγών), de rivalité, de concours. Il évoque également le centaure Chiron.

Minute méthodologique et mythologique:

Le centaure Chiron : Dans la mythologie grecque, Chiron

est un centaure, fils de Cronos et de l'Océanide Philyra, qui vivait dans une grotte sur le mont Pélion, en Thessalie. Réputé pour sa grande sagesse et ses nombreuses connaissances contrairement aux autres représentants de son espèce, il se vit offrir l'immortalité par les dieux et se fit confier par les hommes l'éducation de nombreux héros, notamment Achille et Esculape. Héraclès tua Chiron par erreur, lors d'une bataille contre de nombreux centaures, il reçut une flèche empoisonnée par le sang de l'hydre de Lerne dans le genou. La

blesseure étant inguérissable et Chiron immortel, il demanda aux dieux le retrait de son immortalité pour cesser de souffrir. Zeus le transforma en constellation. Grâce à ses connaissances du monde naturel et ses bonnes relations avec les hommes, Chiron devint un excellent précepteur qui enseigna ce qu'il savait à de nombreux héros. Il vivait dans une grotte sur le mont Pélion, en Thessalie. Il épousa Chariclo qui lui donna Endéis, mère de Pélée. C'est lui qui éleva Pélée, il le protégea contre la brutalité des centaures du mont Pélion et, plus tard, lui donna des conseils sur la façon de séduire Thétis. Aussi est-il naturel que Pélée lui ait confié l'éducation d'Achille, le fils qu'il avait eu avec elle. Actéon fut élevé par Chiron pour devenir un grand chasseur, et sa mort l'a rendu célèbre : changé en cerf par Artémis, il fut dévoré par ses propres chiens. Ceux-ci, ignorant ce qu'ils avaient fait, revinrent à la caverne de Chiron en attendant leur maître et le centaure façonna une petite statue d'Actéon pour apaiser leur douleur. Éson confia son fils Jason au centaure Chiron au moment où il était destitué par le roi Pélias. Jason devint le capitaine des Argonautes.

Médos est l'homme qui a donné son nom au pays de Médie. Il était le fils de Médée et d'Égée. Le grand savoir d'Asclepios en médecine est issu de l'enseignement de Chiron. Apollon tua la mère d'Asclepios, Coronis, alors qu'elle était enceinte mais il sauva l'enfant, pour l'amener à Chiron qui l'éleva et lui enseigna les arts de la guérison et la chasse. Chiron a également participé à l'éducation de Céphale, des Dioscures, d'Héraclès, d'Iphiclès et d'Ulysse.

Ainsi la comparaison que Sidoine Apollinaire ose entre Anthemius et le centaure Chiron démontre le savoir mais aussi l'équilibre entre les compétences littéraires (culture poétique) et les compétences dans la fonction qu'il exerce (Empereur romain d'occident de 467 à 472).

Cet équilibre, Sidoine Apollinaire le souhaite dans l'équilibre entre le logos (λόγος ou technique au sens strict du discours – idées, mise en ordre ou plan...), le pathos (πάθος ou émotion, encore faut-il toucher chez le destinataire l'émotion juste qui correspond à ce que sa raison peut admettre) et enfin l'ethos (ἔθος ou comportement, c'est un trait qui concerne l'orateur, il s'agit pour lui d'avoir une éthique, une conscience, une idée de ses valeurs qui l'empêche de faire appel à des arguments ou à des preuves qui seraient manipulation, mépris ou corruption de son auditoire). Il souhaite surtout l'équilibre entre les différentes composantes de l'art oratoire :

Inventio : invention ou fait de chercher et de trouver les idées dont on aura besoin.

Dispositio : disposition ou organisation des idées, c'est-à-dire le plan, aussi bien enchaînement logique du macrocosme discours que organisation du microcosme paragraphe avec son argument, sa preuve et sa conclusion.

Elocutio : mise en œuvre stylistique pour rendre plus fleurie par des effets rhétorique. C'est l'art de persuader.

Memoria : mise en œuvre de l'apprentissage du texte ainsi conçu afin de le prononcer en public.

Actio : mise en œuvre du discours à l'oral qui nécessite un travail presque d'acteur sur la voix et le geste. C'est l'art de convaincre. D'où le fait que l'on distingue l'éloquence laconique célèbre pour sa concision, l'éloquence asianique, réputée pour son caractère fertile et fleuri. À mi distance de ces deux « excès », admirée par Athènes et par Rome, l'éloquence attique qui réalise l'équilibre.

→ Pour Sidoine Apollinaire, l'équilibre entre le geste et la voix est indispensable. Le message est rationnel mais les vecteurs du message (voix, gestes) sont émotionnels.

3- l'image ou ἐκφράσις : il s'agit de tout effort de description (l'antiquité ne fait pas la différence entre l'hypotypose (procédé d'écriture qui rend vivante une description) et l'*ekphrasis* (procédé qui décrit de manière vivante un tableau – en somme, c'est une hypotypose au second degré car le tableau représentait déjà de manière vivante une réalité).

Cette qualité descriptive reconnue comme une qualité stylistique chez nombre d'écrivains de Virgile à Claudien démontre à la fois leur présence au monde, leur qualité d'observation et leur sensibilité, voire leur sensualité. Mais chez Sidoine Apollinaire cette qualité devient politique ou du moins « morale » au sens antique de « conscience dans une collectivité comme la cité ». En changeant de sujet, lorsqu'il passe de l'empereur au Gaulois Avitus, préfet du prétoire des Gaules et, par ailleurs, son beau-père, et en faisant preuve des qualités ordinaires chantées dans les panégyriques impériaux, Apollinaire démontre insidieusement qu'alors que l'empereur de Rome voit son pouvoir diminuer et son renom décroître, un simple Gaulois, lui, se trouve capable de toutes les qualités des « vieux Romains ».

B-Chanter l'empereur : une rhétorique pour créer un consensus autour de l'empereur.

- a. La topique de l'éloge : par son γένος (sa naissance illustre, sa famille) sa patrie (elle aussi illustre), sa naissance (extraordinaire et illustre) → il s'agit là d'un motif pour introduire la louange de l'empereur. Depuis Virgile (et Homère) jusqu'à Rabelais en passant par la *Bible* et la vie de Jésus-Christ, le passé glorieux est la garantie d'un avenir glorieux dans les mêmes proportions.
- b. La prosopopée : (# éthopée) ou discours d'une entité abstraite (Prosopopée des lois dans le *Criton* de Platon, prosopopée de la Patrie dans les *Catilinaires* de Cicéron). Ici on a la prosopopée de l'Afrique, très intéressante car cette région conquise vient reprocher à Rome de ne pas voler à son secours alors qu'elle est envahie par les Vandales. Un décalage poétique qui permet de comprendre le reproche sous entendu : Rome laisse en Gaule les « Barbares de l'intérieur » se débrouiller contre les invasions des Huns et autres Goths, sans voler à leur secours ! Il « pose le voile du *muthos* » sur une réalité douloureuse.
- c. L'exemplum : c'est à proprement parler une histoire insérée, une sorte de fable utilisée comme preuve. Mais comme l'exemplum est toujours concret, il mêle art de convaincre (logos) et art de persuader (pathos). Ainsi pour Sidoine, Rome demande un nouveau Camille, un nouveau Trajan (provincial devenu Empereur). Camille est le prototype du grand homme incompris. On gagnera à réfléchir à l'infléchissement progressif du mot qui veut d'abord dire qu'on « sort » (cf le préfixe « ex ») d'un ensemble d'anecdotes, celle qui va le mieux servir de « preuve » d'où le passage d'exemple à modèle (modélisation grammaticale par exemple). Il ne reste plus qu'à donner un sens moral au terme pour qu'il devienne didactique.

Minute méthodologique et historique :

Camille (Marcus Furius Camillus dit Camille, est un général et homme d'État romain, né vers 446 av. J.-C., d'une famille patricienne sans renommée particulière, mort en 365 av. J.-C. Plutarque a écrit sa vie, et Tite-Live le présente comme un des plus brillants chefs d'armée. Ses nombreuses victoires et sa prise de Veies, rivale étrusque de Rome, marquent le début de la lente expansion territoriale romaine). En 398-397, Camille fait partie des hommes appelés à relever les commandants du siège infructueux de Véies. Il s'y fait remarquer en écrasant les habitants de Faléries et de Capène, alliés des Véiens, ce qui lui vaut la dictature en 396. Après la prise de la ville, Camille célèbre son triomphe, puis part faire le siège de Faléries. **La répartition du butin ternit cette victoire : Camille avec l'assentiment du Sénat avait laissé ses soldats s'emparer de tout le butin de la prise de Véies. Il ne peut donc honorer sa promesse de consacrer à Apollon le dixième du butin, les pontifes décident que chacun apporterait le dixième de son butin personnel pour se libérer de l'engagement fait au dieu, mesure qui rendit Camille impopulaire. Malgré de nouveaux succès électoraux et militaires en 394 avant J.-C., Camille est cité en justice en 391 avant J.-C. par le tribun de la plèbe Lucius Apuléius pour l'affaire du butin de Véies, et choisit l'exil.** En 390 avant J.-C., la victoire des Gaulois à la bataille de l'Allia l'amène à prendre la direction des Ardéates et à marcher contre l'ennemi. Nommé dictateur pour la deuxième fois dans des circonstances rocambolesques, Camille arrive à la tête de ses troupes dans Rome au moment où Brennus, le chef gaulois, exige des Romains réfugiés au Capitole qu'ils lui versent une somme d'or déterminée par une balance sur le contrepoids duquel il vient de poser son épée, en lançant Vae Victis ! Camille lui répond que « *les Romains ont appris de leurs pères à sauver la patrie par le fer, non par l'or* », et l'oblige à la bataille, lors de laquelle les Gaulois sont vaincus. Rome est entièrement dévastée, sauf le Capitole qui a résisté aux Gaulois. Selon Tite-Live, le peuple et les tribuns de la plèbe envisagent d'abandonner le site et de s'installer à Véies. Camille les en dissuade, plaidant l'impossibilité de quitter le sol consacré aux dieux protecteurs de Rome, et encourage la reconstruction des temples et des maisons....

Or Avitus vient de refuser d'être Empereur. Modestie, honneur, mérite, autant de qualités profondément romaines. Sidoine Apollinaire se fait alors le porte-parole de son beau-père auprès des Romains.

III-En guise de conclusion :

Le panégyrique est donc l'occasion d'une mise en pratique des éléments constitutifs du panégyrique traditionnel. On doit y lire intertextualité, échos littéraires retravaillés. C'est aussi à l'occasion de la cérémonie de prise de pouvoir de l'empereur, un discours d'accueil, un hommage, un peu comme, chez nous, les « vœux » du Président. Mais à Rome, l'empereur ne parle pas. La parole est au poète. Et, naturellement, Sidoine Apollinaire trouve moyen, à travers la généalogie illustre et mythologique de son beau-père arverne, de démontrer que les Arvernes sont antérieurs aux Romains, voire aux Troyens !

Minute méthodologique et pédagogique :

Cette conférence peut servir de base à un travail sur l'éloquence antique. Je recommande chaleureusement en prolégomènes à un travail sur l'éloquence Patrick Voisin et Marielle Béchillon éditeurs de *L'Art du discours dans l'antiquité de l'orateur au poète*, L'Harmattan, 2010 qui en 20 interventions portant sur toute l'éloquence d'Homère à la présence de l'éloquence antique chez les humanistes, fait le point sur cet art peut-être moins isolable des autres genres qu'on pourrait le croire.

Je signale également qu'on trouve les textes latins ou grecs sur divers sites mais en particulier sur le site REMACLE (du professeur Philippe Remacle). La plupart des textes sont bilingues même si les traductions, pour des questions de droits, datent du XIX^e siècle ; certains textes ne sont que traduits, d'autres ne sont qu'en langue

source...mais c'est une grande aide. Cette remarque est valable pour tous les autres textes évoqués dans les comptes-rendus.

Sur l'éloquence antique on pourrait concevoir plusieurs types de séquences :

- 1- une séquence éloge et blâme : si on voulait faire ce travail en s'appuyant sur la littérature grecque, on pourrait prévoir six textes : deux textes anciens en vers :

a- A l'époque ancienne : un éloge *pro domo* et un portrait au vitriol : texte 1- *pro domo* : le texte de Solon sur ses propres réformes. (On trouve facilement le texte, il est dans l'ancien petit recueil de versions intitulé *Palamède* et de manière plus récente dans le recueil de textes historiques publié grâce à François Hartog, *L'Histoire d'Homère à Augustin, préface des historiens et textes sur l'histoire*, bilingues latin-grec-français. Points Seuil n° 388, 1999) et, portrait au vitriol, chez Aristophane le portrait critique de Cléon dans *La Paix*. Ainsi peuvent être posés les définitions de l'éloge (ἐγκώμιον) et du blâme (ψόγος). Les ressources linguistiques du propos mélioratif ou dépréciatif pourront être recensées et formeront la base lexicale et rhétorique de la finalité du cours.

b- À l'époque classique on opposerait en prose le *Panegyrique d'Athènes* d'Isocrate (incipit) à *La République des Athéniens* de Xénophon (incipit- traduction Chambry). Cela pourrait servir d'introduction à un texte historique (Hérodote, *L'Enquête*, Livre III--HÉRODOTE, (vers 484 av. J.-C. - vers 425 av. J.-C.) *Histoires*, Livre III. Édité et traduit par Ph.-E. LEGRAND. Paris, Les Belles Lettres, 1949, rapporté par Jean IMBERT, Henri MOREL, René- Jean DUPUY, *La pensée politique des origines à nos jours*. Paris, P.U.F., coll. « Thémis. Textes et documents », 1969, 599 p. Ce texte antique conduirait immédiatement à l'étude de celui de Montesquieu. Quelle meilleure introduction à ce que, ou devrait être, la science politique ?

c- À l'époque hellénistique on opposerait la description de la calomnie dans *l'Essai sur la calomnie de Lucien* (II^e siècle)¹. Qui constitue à soi seul un blâme (et peut ouvrir sur le

¹ Texte emprunté au site Remacle : 6. « A notre tour, essayons, s'il vous plaît, à l'exemple du peintre d'Éphèse, de décrire la Délation, avec tous ses attributs, et commençons par la définir, : c'est le moyen de rendre son image encore plus ressemblante. La délation est une accusation faite en l'absence et à l'insu de l'accusé, et à laquelle croit un tiers, sans contradicteur. C'est là le fond de notre sujet. Nous avons ainsi trois personnages, comme dans les comédies, le calomniateur, le calomnié, et celui auquel s'adresse la calomnie. Considérons-les tour à tour et voyons-les agir suivant la vraisemblance.

7. D'abord, si vous le voulez bien, introduisons sur la scène le protagoniste (10) du drame, je veux dire l'auteur de la délation. Ce n'est certainement pas un honnête homme : tout le monde le voit aisément, je crois. Car il n'y a pas d'honnête homme qui cherche à faire du tort à son semblable. C'est, au contraire, le propre des gens de bien de se faire connaître par les bienfaits dont ils comblent leurs amis, de ne point formuler d'accusations injustes, de ne pas attirer la haine sur les autres, et de mériter ainsi l'estime de tous.

8. Il suit de là que le délateur est un homme injuste, ennemi des lois, impie, dangereux pour ceux qui le fréquentent. Il est aisé de s'en convaincre. Comment, en effet, ne pas convenir que le caractère de la justice est une parfaite égalité en toute chose et l'absence de tout excès, tandis que l'inégalité et

l'empiétement sont le propre de l'injustice ? Comment alors celui qui emploie contre les absents l'arme clandestine de la délation ne serait-il pas comme un empiéteur, lui qui accapare à son profit l'auditeur, dont il s'approprie les oreilles, pour les boucher, les rendre inaccessibles à d'autres discours et les emplir d'avance de ses calomnies ? Une pareille conduite est le comble de l'injustice, au témoignage des plus grands législateurs, Solon et Dracon, qui ont ordonné que les juges s'engageassent par serment à écouter les deux parties avec la même impartialité, à accorder une égale bienveillance à tous ceux qui sont soumis à leur jugement, jusqu'à ce que le discours de l'un, mis en parallèle avec celui de l'autre, soit ou plus faible, ou meilleur. Ils ont donc regardé comme une impiété, comme une injustice révoltante, de prononcer entre les parties, avant d'avoir comparé la défense à l'accusation. Et ne dirions-nous pas que ce serait faire un outrage aux dieux, si nous permettions à l'accusateur de dire librement tout ce qu'il lui plaît, tandis que nous fermerions nos oreilles à la défense de l'accusé, en lui imposant silence et en votant sous l'influence du premier discours ? Ainsi les délations, on doit en convenir, violent la justice, la loi, et le serment qui enchaîne les juges. Mais si ce n'est pas assez de l'autorité des législateurs, quand ils ordonnent de juger suivant la justice et sans partialité, je vais y joindre celle d'un excellent poète. Il nous dicte à ce sujet une belle maxime, ou plutôt il porte cette loi : *Ne prononce d'arrêt qu'après les deux discours.*

Ce poète savait sans doute que, de toutes les injustices qui se commettent parmi les hommes, il n'en est point de plus criante, de plus contraire à l'équité, que de condamner sans jugement et sans laisser parler la défense. Voilà cependant où veut en venir le délateur ; il livre sans défense l'accusé à la colère de celui qui l'écoute, et lui enlève tout moyen de justification par la clandestinité de son attaque.

9. Un homme de ce caractère montre autant de lâcheté que de dissimulation ; il ne combat point au grand jour, mais, semblable aux soldats d'embuscades, il décoche ses traits d'un endroit obscur, contre lequel on ne peut ni riposter, ni lutter en face, écrasé que l'on est par l'incertitude et l'ignorance du point où se tient l'ennemi. Mais cette obscurité même est la marque la plus certaine que les calomnieux ne disent rien de vrai. Un homme certain de la vérité de son accusation cherche à convaincre publiquement son adversaire, discute sa conduite, le force à s'expliquer ; par la même raison qu'il n'est point de capitaine qui, pouvant vaincre à découvert, se serve d'embûches et de ruses contre les ennemis.

10. Mais c'est surtout dans le palais des rois qu'on voit des gens de cette espèce : ils tirent tout leur lustre de l'amitié des princes et des puissants ; c'est là que règnent l'envie et les soupçons sans nombre, que la flatterie et, la délation se donnent carrière. Partout, en effet, où les espérances sont plus grandes, l'envie est plus dangereuse, la haine plus terrible, la jalousie plus adroite à faire jouer ses ressorts. Là tous les courtisans se pénètrent du regard, semblables à ces gladiateurs qui s'observent et cherchent à se trouver quelque partie du corps qui soit à nu. Chacun, dans le désir de parvenir au premier rang, pousse, coudoie son rival, renverse, s'il peut, celui qui le précède, et le jette à bas. L'honnête homme n'a pas de peine à être culbuté, tiré hors des rangs, chassé enfin avec ignominie, tandis que le flatteur, plus exercé, plus adroit à cacher ses impostures, y triomphe en souverain ; la victoire, en un mot, est au plus prompt, et les courtisans justifient parfaitement ce vers

texte de Beaumarchais dans *Le Barbier de Séville* et son interprétation musicale dans l'opéra de Rossini.). On opposera à cette critique l'éloge d'Hypatie par Palladas ce qui permettrait d'introduire le film dont nous parlons plus loin.

On a conservé de Palladas environ 150 épigrammes. Certaines témoignent de sa violence à l'égard de la décadence d'Alexandrie sous toutes ses formes : fanatisme, irrespect des anciens dieux, sentiment amers ou nostalgiques de la décadence. Cet hymne à Hypatie montre que l'épigramme n'est pas toujours dans le registre du blâme.

Ὅταν βλέπω σε, προσκυνῶ, καὶ τοὺς λόγους,
τῆς παρθένου τὸν οἶκον ἀστρῶν βλέπων·
εἰς οὐρανὸν γάρ ἐστὶ σου τὰ πράγματα,
Ἵπατία σεμνή, τῶν λόγων εὐμορφία,
ἄχραντον ἄστρον τῆς σοφῆς παιδεύσεως.

Anthologie grecque, IX, 400

2-Autres groupements de textes, latins cette fois. On pourrait centrer l'intérêt soit sur les portraits (*Les Vies parallèles*) de Plutarque qui permettraient le lien entre Grèce et Rome ou autour de la naissance de la satire (« genre de mélange et mélange des genres » comme dit Bénédicte Delignon « *Les Satires d'Horace et la comédie gréco-latine : le genre du mélange et le mélange des genres* », Bulletin de l'Association Guillaume Budé, 2004, p. 158-187. ...)

d'Homère:

Mars est des deux partis; et qui tue est tué.